

ma vie qu'il m'arrive de me promener entre deux haies de semelles de bottes.

Heureusement pour le Parisien, sa réponse s'adressait à un Américain d'Amérique ; s'il l'eût faite à un Américain d'Orléans ou de Montargis, les choses se fussent terminées tragiquement.

Les femmes américaines s'abstiennent du couteau, du canif, et autres instrumens à l'usage d'un sexe moins délicat ; mais elles ont aussi leur faible, et elles professent pour le voile vert une prédilection particulière. Rempart épais et impénétrable, le voile vert les protège contre la poussière et l'ardeur du soleil ; l'hiver, contre le froid ; en tout temps, contre les regards indiscrets. Dans un pays moins vertueux, le voile vert servirait de compère à des amours clandestins. Quel mari, quel père reconnaîtrait sa fille sous ce masque protecteur ? En Amérique, le voile vert n'a rien à se reprocher, il ne couvre aucun méfait, il ne favorise aucune intrigue. Grâce soient rendues au voile vert ? mieux que tant de cosmétiques vantés, il conserve cette fraîcheur de teint, l'une des plus saillantes qualités de la beauté américaine, et qui se fanerait bientôt au contact d'un froid peu galant ou d'un soleil qui ne respecte rien,

III.

WHITE-HOUSE. (1)

La ville de Washington est le siège du gouvernement des Etats-Unis. C'est là que le président et les ministres ont élu leur domicile politique. Washington compte à peine 6 ou 8,000 habitans, mais ces 6 ou 8,000 habitans occupent autant de place que 40,000, tant leurs rues sont larges, tant leurs maisons sont isolées les unes des autres. Pendant l'été, Washington est un véritable désert ; l'hiver, la présence du congrès lui rend le mouvement et la vie. Aujourd'hui, une animation inusitée pour la saison règne à Washington, grâce aux officiers qui partent pour le Mexique ou qui en reviennent, grâce aux mères, aux femmes et aux jeunes filles qui viennent chercher des nouvelles de leurs fils, de leurs maris et de leurs engagés. Heureuses celles qui ont reçu une blessure, qui se sont distinguées dans la personne de leurs bien-aimés ! Sans avoir le fanatisme laconique de cette mère de Sparte qui disait à son fils, en lui remettant son bouclier ; *dessus ou dessous*, les femmes américaines sont sensibles à la gloire, et pourvu que les balles ennemies n'aient pas fait à leurs fils ou à leurs maris un tort irréparable, elles rendent grâce au ciel et se réjouissent de pouvoir s'appuyer sur le bras d'un héros.

Le principal, le seul monument de Washington s'appelle le Capitole. Avant d'entrer dans le Capitole, inclinons-nous devant la statue de Washington, le plus grand homme que produira l'Amérique. A des titres différens, Washington est pour l'Amérique ce que Napoléon est pour la France, il ne mourra jamais dans la mémoire du peuple. Chaque maison, chaque habitant, le pauvre comme le riche, possède son Washington en plâtre, en marbre, en bronze, gravé, colorié ou lithographié. Lafayette partage presque au même degré cette reconnaissance nationale, et partout où il y a un portrait de Washington, le portrait de Lafayette n'est pas loin. Toutes les villes ont leur rue Washington ou leur place Lafayette. La ville qui porte le nom du héros américain lui devait au moins une statue en marbre, et cette dette elle avait tenté plusieurs fois de l'acquitter, sans succès. Les statues se comptaient par dizaines, mais

(1) Maison blanche.

informes, et indignes de leur illustre modèle. Enfin, un artiste indigène, de cœur et de talent, se mit à l'œuvre. Par une petite dérogation à la vérité historique, le Washington en marbre du Capitole est représenté en costume romain. Le statuaire a oublié sans doute que, comme son ami Lafayette, Washington portait des culottes de soie, un habit à la française, des manchettes, un jabot de dentelle et de la poudre. Mais nous appartient-il bien, à nous autres Français, de nous montrer trop sévères envers le statuaire américain, nous qui possédons des Louis XIV et des Napoléon également travestis à la romaine ?

Au sommet de l'escalier qui conduit au Capitole, deux autres statues s'élèveront un jour ; pour le moment, il n'y a qu'une statue, mais deux piédestaux. La statue représente Christophe Colomb tenant une boule d'or dans sa main, le globe peut être, et la montreur à une jeune sauvage qui n'a pour tout vêtement qu'une coiffure de plumes, et qu'on est libre de prendre pour l'Amérique. Après s'être abstenu de toute admiration pour ce groupe de marbre, on entre dans une espèce de salle des Pas-Perdus bâtie en dôme. Sur les murs sont appendus des tableaux qu'on ne peut être tenté d'attribuer à quelque peintre célèbre, mais qui ont le mérite de rappeler des souvenirs glorieux à la nation. A droite, c'est le sénat ; à gauche, la chambre des représentans. Ces deux salles sont décorées simplement, sans colifichets, sans dorures. Il n'en saurait être autrement dans un pays où la modestie est à l'ordre du jour dans les régions les plus élevées du gouvernement, où les ministres reçoivent 30,000 francs par an, et où la liste civile du président s'élève jusqu'au chiffre énorme de 125,000 francs. Le chef actuel de l'Etat, M. Polk, donne l'exemple d'une simplicité républicaine, qui est belle, parce qu'elle est vraie. Avant d'arriver à la présidence, M. Polk n'était pas sans antécédent politique : il avait été le *speaker* du congrès, et le *speaker* marche après le président, le premier de l'Etat. Il avait été sénateur ; enfin, en matière de finances, il passait pour l'un des hommes les plus compétens. Sous l'administration du général Jackson, lorsque M. MacLane était secrétaire de la trésorerie, M. Polk travaillait sous ses ordres. Depuis, le petit Polk, comme on l'appelait alors, a bien grandi, et s'il n'a ni l'éloquence de M. Clay, ni les grandes vues politiques de M. MacLane, ni le génie de M. Calhoun, il n'était pas au-dessous du rang auquel l'ont porté les suffrages du peuple.

Le président des Etats-Unis demeure à Washington dans une habitation qu'en Europe, où l'on a l'habitude d'appeler les choses par leur nom, on appellerait un château, un palais ou tout au moins un hôtel ; mais pour d'ombrageux démocrates, ces justes dénominations étaient trop aristocratiques ; ils veulent bien que le président habite un château, mais ils ne veulent pas l'avouer, et ils ont baptisé la demeure présidentielle, *White-House*, *Maison Blanche*. Chaque citoyen a le droit de se montrer, quand il veut, à la *Maison Blanche*. Le président est accessible à tous, il n'est pas besoin de présentation officielle ; on se présente soi-même : l'étiquette se réduit à cette simple formalité. Le jour de l'an, ou le 4 juillet, anniversaire de l'indépendance américaine, la *Maison blanche* se remplit d'une société plus mélangée que d'ordinaire. Dans ces jours de réception solennelle, il n'est pas rare de voir le cocher de fiacre, qui stationne à la porte, confier ses chevaux à un confrère, et venir serrer familièrement la main du président ; et celui-ci de lui rendre sa poignée de main avec la même cordialité que s'il avait affaire à un membre du congrès ou à un diplomate étranger. Cependant ces familiarités ultra-républicaines ne se commettent pas régulièrement. Le mardi et le vendredi, les